



Moeurs et sexualité en Océanie (1928, 1935)

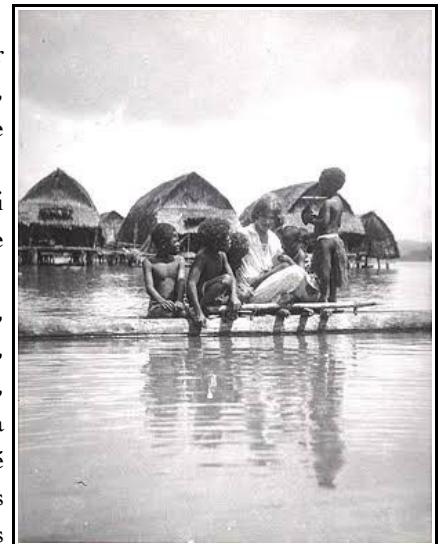
Introduction au livre

On ne peut manquer d'admirer, lorsqu'on étudie les sociétés primitives, l'extrême diversité des démarches de l'imagination humaine, qui, s'emparant d'un nombre limité de données essentielles, a su construire ces magnifiques édifices que nous nommons **civilisations**. C'est tout d'abord le milieu naturel qui impose à l'homme le spectacle de ses contrastes et de ses phénomènes périodiques : le jour et la nuit, le cycle des saisons, la lune qui, inlassablement, croît et décroît, le frai des poissons, les migrations des oiseaux. Son propre corps lui parle d'âge et de sexe, de consanguinité, de naissance, de maturité et de vieillesse. Il voit les animaux différents les uns des autres, de même les individus : le féroce et le tendre, le vaillant et le rusé, l'ingénieux et le lourdaud. De là, il parviendra aux idées de rang et de caste, de prêtrise, d'oracle et d'art. C'est à partir d'indications aussi élémentaires, et aussi universelles, que l'homme a tissé la trame de civilisations qui confèrent à la vie humaine un caractère de dignité, aussi bien dans sa forme que dans sa signification. Il n'est plus seulement un animal comme les autres, qui s'accouple, combat pour sa nourriture, et meurt. Il a un nom, une place dans la société, un dieu. Chaque peuple ourdit cette trame de façon différente, comme s'il choisissait certains fils à l'exclusion des autres, et ne met en relief qu'un aspect des virtualités humaines. Ainsi chez les uns, tout s'organise autour du moi vulnérable, prompt à saisir l'insulte ou à périr de honte. Pour les autres, c'est le courage inflexible, tels les Cheyennes qui ont inventé pour les craintifs une position sociale de statut particulièrement complexe, à seule fin de ne pas admettre qu'il y ait des poltrons parmi eux.

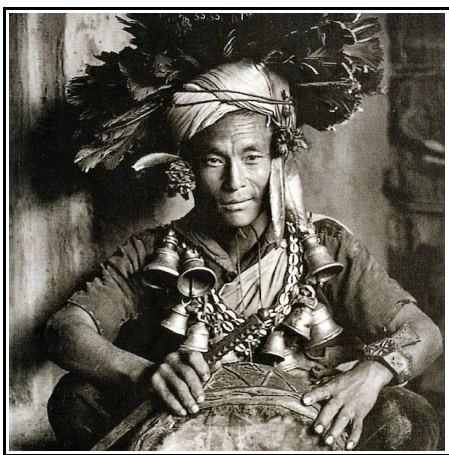
Chaque civilisation primitive et homogène ne peut donner carrière qu'à quelques-unes des capacités de l'homme. Elle interdit ou pénalise toutes celles qui sont trop opposées ou trop étrangères à son orientation principale. Les valeurs qu'elle respecte et qui ont été, à l'origine, adoptées par certains tempéraments, ignorées des autres, elle les incorpore de façon de plus en plus solide et durable à sa structure même, à son organisation politique et religieuse, à son art, à sa littérature. Et chaque nouvelle génération se trouve façonnée, fermement et définitivement, selon la tendance dominante.

Chaque civilisation crée donc une contexture sociale qui lui est propre, et qui apporte à l'individu non seulement la sécurité mais des conditions d'existence intelligibles. Le

comportement type peut ne tenir compte ni de l'âge, ni du sexe, ni de dispositions particulières qui tiendraient à une différenciation quelconque. Ou, au contraire, l'évidence de l'âge, du sexe, de la force, de la beauté peut imposer les thèmes culturels



dominants, comme le peut aussi une propension naturelle aux visions et aux rêves. Ainsi, dans l'organisation de sociétés telles que celles des Masai et des Zoulous, la classification des individus par âges est fondamentale. De même, c'est un événement capital chez les Akikiyu d'Afrique orientale que l'éviction cérémonielle d'une génération par la suivante. Chez les Aborigènes de Sibérie, le nerveux, l'instable, devenait un Chaman ; ses paroles, qu'on tenait pour inspirées, faisaient loi pour les autres membres de la tribu, mieux équilibrés mentalement pourtant. Cas extrême, sans doute, celui de toute une population qui s'incline devant la parole d'un individu, que nous rangerions parmi les anormaux ; mais la signification nous en paraît claire. L'imagination des Sibériens a fait fonds sur une déviation humaine ; elle a donné une importance sociale à un dément, c'est-à-dire à



un
être
qui,
chez
nous,

relèverait sans doute de l'asile. Chez les Mundugumor, n'est artiste de plein droit que celui qui est né avec le cordon ombilical autour du cou. Ici, non seulement a-t-on élevé au rang d'institution une singularité, qui pour nous est une anomalie - comme dans le cas du Chaman sibérien -, mais on a arbitrairement associé deux phénomènes qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre : les circonstances de la naissance, et la capacité de peindre des motifs compliqués sur des morceaux d'écorce. Allons plus loin et nous apprendrons que seuls ont quelque talent ceux qui sont nés avec le cordon autour du cou, l'enfant né normalement ne pouvant jamais, quelque effort qu'il fasse, devenir un virtuose. Telle est la force de rapprochements aussi artificiels, une fois qu'ils sont solidement ancrés dans la culture.

Point n'est besoin de s'attarder sur des cas aussi singuliers pour constater le rôle joué par l'imagination dans la transfiguration de simples faits biologiques. Certains peuples considèrent que le premier né est différent, en espèce, de ses cadets. Nous-mêmes, par tradition historique, n'hésitons pas à voir dans l'aîné un être « naturellement » un peu plus important que ses frères. Et cependant, si nous apprenons que, chez les Maoris, le premier fils d'un chef était tellement sacré que seules certaines personnes pouvaient couper ses boucles d'enfant sans risquer la mort à leur contact, alors nous admettons que, dans ce cas, l'homme a, de lui-même, fondé une superstructure hiérarchique sur un phénomène aussi contingent que la primogéniture. Qu'importe, d'ailleurs, que l'on estime doués de pouvoirs précieux ou maléfiques le premier ou le dernier né, le septième fils du septième fils, les jumeaux ou l'enfant né coiffé : notre détachement critique, notre capacité à sourire de ces débordements de l'imagination, restent intacts.

Mais pour qu'ils s'évanouissent, il suffit qu'abandonnant ces trop évidentes constructions de l'esprit primitif, nous nous penchions sur les aspects communs à ces civilisations et aux nôtres, nous cessions d'être spectateurs pour devenir acteurs. C'est sans doute imagination pure que de réserver l'aptitude à peindre à celui qui est né le cordon autour du cou, ou le talent d'écrire à un jumeau. Choisir les chefs ou les oracles parmi les êtres anormaux ou bizarres - qui chez nous seraient rangés parmi les fous - n'est pas affaire d'imagination pure ; mais le principe, au moins, du choix est différent, puisqu'il est fait appel à une capacité naturelle de la race humaine, que nous n'utilisons ni ne respectons. Il ne nous vient pas à l'esprit, cependant, de faire la part de l'imagination lorsque nous décelons mille et une différences innées entre hommes et femmes - différences dont beaucoup n'ont pas plus de rapport immédiat avec les faits biologiques sexuels que n'en a la vocation de peintre avec la manière d'être né. Souligner d'autres particularités encore, dont la corrélation avec le sexe n'a rien d'universel ou de nécessaire - comme c'est le cas lorsqu'on associe la crise d'épilepsie au don religieux -, cela, nous ne le considérons pas non plus comme la création de l'imagination, avide de donner un sens à l'existence humaine.

L'étude qui suit ne cherche pas à déterminer s'il existe, ou non, entre les sexes, des différences réelles et universelles, qualitatives ou quantitatives. Son but n'est pas d'établir la plus grande variabilité des femmes par rapport aux hommes - ce que l'on prétendait

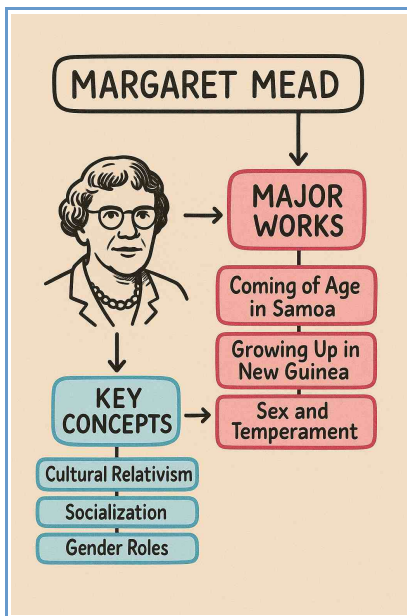


avant que la doctrine de l'évolution n'eût attiré l'attention sur la variabilité -, ni leur moindre variabilité, ce qu'on affirma par la suite. Ce n'est pas non plus un traité sur le droit des femmes, ni une enquête sur les fondements du féminisme. Mon intention est, tout simplement,

problème, puisqu'elle repose sur cette conception étroite : que si un sexe est de personnalité dominante, l'autre doit, ipso facto, subir sa loi. L'erreur des Vaërtling consiste à reprendre les opinions toutes faites sur les contrastes entre les personnalités des deux sexes, à ne connaître qu'une seule variation au thème du mâle dominateur, celle du mari dont la femme porte culotte.

Mais de récentes études de peuples primitifs nous ont rendus plus exigeants (3). Nous savons maintenant qu'il est impossible de partager simplement, sur un point quelconque, les civilisations en deux catégories ; nous savons qu'en revanche, une société peut ignorer complètement un problème auquel deux autres ont donné des solutions opposées. Qu'un peuple honore les vieillards peut

signifier qu'il se soucie peu des enfants. Mais un autre, tels les Bā Thonga d'Afrique du Sud, peut n'avoir d'égards ni pour les vieillards ni pour les enfants, ou, au contraire,



comme les Indiens des Plaines, respecter le petit enfant à l'égal du grand-père. Les Manus enfin, et certains pays de l'Amérique moderne, estiment que les enfants constituent le groupe le plus important de leur société. Si l'on ne raisonne que par contraires -si l'on décide qu'une démarche de la vie sociale, pour n'être pas spécifiquement sacrée est obligatoirement profane, que si les hommes sont forts, les femmes doivent être faibles - on ne tient pas compte du fait que les sociétés jouissent d'une liberté de choix beaucoup plus grande à l'égard des aspects de la vie, qu'elles peuvent minimiser, souligner ou ignorer complètement. Chaque société a, d'une façon ou d'une autre, codifié les rôles respectifs des hommes et des femmes, mais cela n'a pas été nécessairement

en termes de contrastes, de domination et de soumission. Aucune civilisation ne s'est dérobée à l'évidence de l'âge et du sexe : chez une certaine tribu des Philippines, il est convenu qu'aucun homme n'est capable de garder un secret ; pour les Manus, seuls les hommes sont censés aimer jouer avec les petits enfants ; les Toda considèrent que presque tous les travaux domestiques revêtent un caractère trop sacré pour être confiés aux femmes ; les Arapesh sont persuadés que la tête des femmes est plus forte que celle des hommes. Dans la répartition du travail, la façon de s'habiller, le maintien, les activités religieuses et sociales - parfois dans tous ces domaines, parfois dans certains d'entre eux seulement - hommes et femmes sont socialement différenciés et chaque sexe, en tant que tel, contraint de se conformer au rôle qui lui a été assigné. Dans certaines sociétés, ces rôles s'expriment principalement dans le vêtement ou le genre d'occupation sans que l'on prétende à l'existence de différences tempéramentales innées. Les femmes portent les cheveux longs et les hommes, courts. Ou bien les hommes ont des boucles et les femmes se rasent la tête. Les femmes portent la jupe et les hommes des pantalons, ou bien les hommes la jupe et les femmes des pantalons. Les femmes tissent et les hommes ne tissent pas, ou inversement. De simples associations comme celles-ci entre le vêtement ou les occupations, et le sexe sont aisément enseignées à chaque enfant et ne dépassent pas ses capacités d'assimilation. Il en est autrement dans les sociétés qui distinguent avec netteté le comportement des hommes de celui des femmes en termes qui présupposent une différence réelle de tempéraments. Chez les Indiens Dakota des Plaines, l'homme se définissait par son aptitude à supporter tout danger ou privation. Dès l'instant qu'un enfant atteignait cinq ou six ans, tout l'effort conscient d'éducation de la part de la famille tendait à faire de lui un mâle incontestable. Qu'il pleurât, qu'il montrât quelque timidité, qu'il cherchât à saisir une main protectrice, qu'il eût envie encore de jouer avec de jeunes enfants ou avec les filles, c'étaient autant de signes qu'il n'allait pas devenir un vrai homme. Aussi n'est-il, pas surprenant de trouver dans une telle société le *berdache*, l'homme qui a volontairement cessé de faire effort pour se conformer au rôle masculin, qui s'habille comme une femme, s'adonne aux

occupations des femmes. L'institution du berdache, à son tour, servait d'avertissement à chaque père. La crainte de voir son fils devenir un berdache donnait à son énergie éducatrice quelque chose de désespéré, et l'enfant n'en était que davantage contraint à ce choix redouté. L'inverti, dont l'inversion n'a aucune base physique discernable, intrigue depuis longtemps les spécialistes de la sexualité : lorsque aucune anomalie glandulaire n'est observable, on a recours à des théories de conditionnement précoce ou d'identification avec le parent de sexe opposé. Au cours de cette enquête, nous aurons l'occasion d'examiner la femme « masculine » et l'homme « féminin » tels qu'on en rencontre chez ces tribus, et de rechercher si c'est toujours une femme de nature dominatrice qui est considérée comme masculine, ou un homme doux, docile, aimant les enfants ou la broderie, qui est tenu pour être féminin.

Dans les chapitres qui suivent, nous traiterons du comportement sexuel du point de vue du tempérament, nous examinerons les postulats culturels selon lesquels certaines attitudes tempéramentales sont « naturellement » masculines, d'autres « naturellement » féminines. En ce domaine les peuples primitifs semblent être, en apparence, plus sophistiqués que nous. Ils savent que les dieux, les habitudes de nourriture, les coutumes de mariage de la tribu voisine diffèrent des leurs, mais ils ne considèrent pas qu'une forme est vraie et naturelle et que l'autre ne l'est pas. De même ils savent souvent que les propensions tempéramentales qu'ils considèrent comme naturelles chez les hommes et les femmes de leur tribu diffèrent de celles qui sont également estimées naturelles par leurs voisins. Néanmoins, dans un cadre plus étroit, et avec moins de prétention à la validité biologique ou religieuse de leurs formes sociales que nous ne l'avancions souvent, les populations de chaque tribu observent des attitudes bien définies à l'égard du tempérament ; elles ont une théorie de ce que sont naturellement les êtres humains - hommes ou femmes, ou les deux ; elles connaissent une norme aux termes de laquelle elles jugent et condamnent ceux qui s'en écartent.

Deux des tribus que nous étudions ici n'imaginent pas que les hommes et les femmes puissent être de tempéraments différents. Sans

doute reconnaissent-elles à chaque sexe un rôle économique et religieux distinct, des compétences particulières, une vulnérabilité spéciale aux maléfices et aux influences surnaturelles. Les Arapesh croient que la peinture en couleurs est le partage exclusif des hommes, et les Mundugumor considèrent la pêche comme une tâche essentiellement féminine. Mais toute idée est absente chez elles que des traits tempéramentaux de l'ordre de la domination, de la bravoure, de l'agressivité, de l'objectivité, de la malléabilité puissent être inaliénablement associés à un sexe - en opposition avec l'autre. Voilà qui peut paraître étrange à notre civilisation qui, dans sa sociologie, sa médecine, son argot, sa poésie, son obscénité, admet les différences socialement définies entre les sexes comme ayant un fondement inné dans le tempérament, et explique toute déviation du rôle socialement déterminé comme une anomalie qui trouve son origine dans l'hérédité et les acquisitions de la première enfance. Et ce fut pour moi-même une surprise, car j'avais été accoutumée à penser en termes de « type mêlé. », d'hommes à tempérament « féminin », de femmes à l'esprit « masculin ». Je m'étais fixé pour tâche une étude du conditionnement de la personnalité sociale de chaque sexe, dans l'espoir qu'elle jetterait, quelque lumière sur la différence entre hommes et femmes. Je partageais la croyance générale de notre société qu'il existait un tempérament lié au sexe, et qui pouvait, au plus, n'être que déformé ou détourné de son expression normale. J'étais loin de soupçonner que les tempéraments que nous considérons comme propres à un sexe donné peuvent n'être que de simples variantes du tempérament humain, et que c'est l'éducation qui, avec plus ou moins de succès et selon les individus, permet aux hommes ou aux femmes, ou aux deux, de s'en approcher.

(1) E.J.S. PUTMAN, *The Lady*, Sturgis & Walton, 1910.

(2) Mathilde et Mathis VAERTING, *The Dominant Sex*, Doran, 1923.

(3) Voir en particulier Ruth BENEDICT, *Patterns of Culture*, Houghton Mifflin, 1934.